

JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

28 Février 1885

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

L'ameublement, comme nos costumes, sacrifie beaucoup à la fantaisie. On se préoccupe plutôt, dans l'organisation d'un salon ou d'une salle à manger, de la façon à donner aux portières et aux draperies des fenêtres, que du style qui dominera dans l'ensemble. Il n'est pas rare de rencontrer dans la même pièce un meuble Louis XVI, une console Louis XIV et un lustre flamand, et rien de tout cela ne se heurte, parce que le bon goût a présidé à l'arrangement général. Dernièrement, nous sommes allées visiter un appartement qui n'a rien de grandiose; mais quel adorable nid, que de goût dans la disposition des meubles et des tentures! Nous convenons que les éléments fournis pour l'ameublement y prêtaient: soieries anciennes, cretonne italienne du dix-septième siècle, vieilles broderies appliquées, meubles anciens, que sais-je encore! La salle à manger carrée, un peu sombre, tenture olive, relevée de broderie bleu pâle et d'une bordure assortie. Portière en velours et faille, avec un bandeau droit coupé de carrés en faille, brodés de fleurettes en soie bleue de plusieurs tons. Ces mêmes carrés coupent la portière transversalement au milieu; ils se retrouvent dans le bas et au bord; ils sont très espacés, ce qui empêche l'uniformité. La fenêtre répète le même arrangement. De la salle à manger on passe



Costume en velours bleu angevin et vigogne de ton clair. — Costume en lainage beige brodé de trèfles mordorés.

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

dans le salon par une porte à deux battants qui s'ouvre en face d'un entre-deux de fenêtre, meublé d'une console Louis XVI, que surmonte une glace du même style; sur cette glace tombe légèrement une draperie en soie crème à bouquets, qui s'enlève sur une peluche

couleur chaudron. Cette même draperie réunit les deux grands rideaux des fenêtres, qui sont relevés à l'italienne, sur un store tendu en soie couleur chair; elle fait donc partie de cet arrangement de rideaux qui nous a paru tout à fait nouveau; le côté des fenêtres, près de la console, est dégagé. Portière en soie et peluche, lambrequin drapé, les portières retournées et relevées par une cordelière cousue au bord du rideau, dont elle ramène l'envers un peu dessus. Il faut une coupe spéciale pour ce genre si joli. Il est de mode, en ce moment, de relever ainsi les portières aux portes de passage habituel, comme celle qui va de l'anti-chambre au salon, du salon à la salle à manger; les autres doivent tomber en formant de beaux plis. Ces portières relevées sont charmantes et n'ont aucune ressemblance avec l'ancienne portière tenue dans la cordelière à glands, ou même avec celle à l'italienne.

De ce joli petit salon, dans lequel nous voyons un tête-à-tête Louis XVI, des fauteuils assortis, une table ancienne, l'on passe dans la chambre à coucher par une porte dont les battants sont enlevés. Il y a donc double portière. Tentures, portières, dessus de lit, rideaux en cretonne italienne, doublés d'une cretonne vieux rouge, qui dépasse tous les contours de cinq centimètres; bergère Louis XVI et petits meubles exquis, fouillés avec le talent incomparable de ces maîtres artistes qui nous ont laissé tant de chefs-d'œuvre.

L'unique fenêtre de cette chambre forme une petite serre, bien petite, puisqu'elle n'a que la profondeur extérieure, qu'un vitrage ferme de tous côtés. Là, dans ce petit espace, les plantes et fleurs sont posées sur deux gradins. La fenêtre qui peut se fermer reste ouverte tout le jour. Tout auprès, la table de travail, l'élégant fauteuil et une liseuse avec nombre de volumes choisis, dont, au passage, nous relevons les titres de quelques-uns : *Don Quichotte*, les *Pensées de Pascal*, les *Comédies de Labiche*, quelques volumes de poésie et *Francine*, de M. Édouard Grenier, chef-d'œuvre d'amour patriotique, dont les vers élevés et touchants ont dû remuer bien des cœurs et faire verser bien des larmes!

En visitant ce charmant intérieur, on se dit que des personnes heureuses doivent habiter ce joli coin, qui semble d'une autre époque; on ne s'étonnerait pas si la maîtresse de la maison vous apparaissait poudrée et en paniers. Comme nous rentrions au salon, une femme, dont les ans ont poudré les cheveux, était assise près de la cheminée; une distinction parfaite, des traits fins... le tableau ne déparait pas le cadre. En sortant — mes lectrices ont deviné que, pour cause, nous visitons les appartements à louer — je demandai comment les locataires actuels pouvaient se décider à quitter une si confortable et délicieuse installation. Assez rudement, un concierge poseur me répondit : « Bah ! des peureux qui veulent fuir Paris. »

CORALIE L.

MODES DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier.

En ce moment madame Boucherie chiffonne avec beaucoup de grâce de délicieux chapeaux de théâtre, et aussi des bouquets de corsage pour dîner et réception et des parures

de bal. Ces fleurs d'une imitation parfaite sont montées avec une légèreté qui leur donne la souplesse des fleurs naturelles. Les bouquets, que l'on porte beaucoup, même si la toilette est en lainage, se composent de fleurs légères montées en gerbe ou de fleurs massées en pouf.

Les chapeaux de théâtre sont en tulle et dentelle rosée avec des marabouts assortis; en tulle et dentelle crème brodés or, avec une aigrette de fines perles d'or, mêlée à des rubans. On en fait aussi de couleur rubis qui sont très séyants.

Les capotes de demi-saison sont en tulle de couleur, brodées de perles assorties. La passe ronde, gracieusement évasée, reçoit dessous une garniture de pétales de roses roses en velours de deux tons. Cette nouveauté, douce et séyante au visage, a grand succès, nous la signalons tout particulièrement. Madame Boucherie fait, pour les personnes quittant le deuil, une capote en tulle noir très riche, brodé de soie, avec une dentelle assortie; un joli pouf perlé de jais, une plume d'autruche agréablement posée, des brides en satin complètent cette charmante capote dont le prix commence à 35 fr. Le deuil en crêpe uni ou crêpe anglais, formes élégantes mais sévères, depuis 25 fr., est expédié dans les vingt-quatre heures. Les voiles de veuve en très beau crêpe anglais coûtent, suivant la longueur, de 25 à 30 francs. Les chapeaux de jeune fille que madame Boucherie prépare pour le printemps ont des formes variées rondes et enlevées, avançantes et retournées; ils reçoivent comme ornement, du velours combiné avec un nouveau ruban transparent tissu or.

Les modes des dames âgées sont faites avec le meilleur goût. Tout en leur donnant une forme en rapport avec l'âge et le visage, madame Boucherie les rend élégantes et séyantes. Nous dirons de même pour les bonnets et les coiffures en dentelle.

BIJOUX DE FANTAISIE

et préparations pour argenter les métaux, nettoyer les étoffes, de la parfumerie exotique.

Maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Avant de parler des préparations utiles et pratiques de la maison Senet, nous allons donner une nomenclature des bijoux de fantaisie en vogue, que l'on trouve à la parfumerie exotique. C'est d'abord, ce nouveau hausse-col qui sert de broche et remplace l'agrafe du col. Cette fantaisie élégante se fait en métal argenté mat incrusté de fleurs, d'oiseaux et de papillons émaillés noirs, ils coûtent 5 fr. 75, et celui doré avec même décoration : 6 fr. 50.

On porte plus que jamais toutes sortes d'épingles, de fourches, de peignes dans la coiffure, même la plus simple. Le nouveau peigne à chignon est très commode; la galerie n'est soutenue que par une fourche à deux ou trois dents; cette galerie se monte aussi en biais; cette disposition est faite pour le casque à coque plate. En belle imitation d'écaïlle blonde ou jaspée, la fourche à quatre dents avec bandeau de cinq boules détachées et graduées, coûte 7 fr. 50, et 19 fr. en véritable écaïlle jaspée.

L'épingle en imitation d'écaïlle blonde avec cinq boules surmontant un cintre, coûte : 3 fr. 50 la paire.

La fourche avec galerie sculptée à jour, surmontée de cinq boules : 9 fr. la paire; en imitation d'écaïlle jaspée ornée de boules graduées : 5 fr. 75 la paire. En outre des bijoux artistiques ci-dessus mentionnés, on trouve à la maison Senet, des colliers, des broches, des boutons de manchettes, etc., etc.

Les préparations suivantes sont excellentes : La citronine à base de citron, pour enlever les taches de toute nature sur tous les tissus, et pour nettoyer les gants de Suède et

de chevreau. Le flacon coûte 1 fr. 25. La *poudre citronine* pour rafraîchir ou détacher les tissus clairs : tentures, rideaux, draperies qui ne supportent pas un nettoyage à l'eau; le *savon citronine* pour laver les bas de laine sans en altérer la nuance, les flanelles sans les retrécir, ni les aunir, ni en faire passer la couleur.

L'eau *Syrienne* nettoie à fond les éponges, les brosses à cheveux, sans les gâter et sans enlever de leur solidité. Toutes ces préparations sont d'une grande utilité et d'une réelle économie.

La *mixture Argentine* permet de réargenter et d'argenter soi-même le ruolz ou tout autre métal, même le cuivre.

Voici un renseignement pour les personnes dont les mains sont crevassées, gercées ou rouges. Le gant à longue manchette, sans bouton, préparé spécialement, enlève toutes ces petites maladies causées par le froid et le feu. Il coûte 12 fr. la paire, et dure plusieurs mois, nous a-t-on dit.

MONSIEUR BESSONNEAU
Tapissier à façon, décorateur,
ex - coupeur de la maison
Krieger, 19-21, rue de Char-
renton.

Le dessin d'un intérieur de chambre à coucher que contenait le numéro du 21 février, nous dispense de faire l'éloge du goût et de l'habileté de M. Bessonneau, nos lectrices ayant pu en juger de visu. Mais ce que nous leur dirons, c'est que les prix sont vraiment raisonnables. Nos lectrices savent qu'elles peuvent fournir leur étoffe, M. Bessonneau travaillant à façon; elles savent aussi que cet excellent tapissier se rend en province

pour l'agencement d'un appartement, qu'il envoie des plans et toutes les indications et devis pour faciliter les choix; que tous les meubles de fantaisie : tabouret, X, table Henri II, paravent, écran, cheminée et glace drapées, sont d'un goût charmant et achèvent l'élégance d'un intérieur soigné.

DIVONNE-LES-BAINS

L'établissement hydrothérapi- que de Divonne-les-Bains n'est pas seulement, ainsi que pour- raient le croire les personnes qui ne l'ont jamais visité, un établissement où de nombreux malades viennent chercher la santé. Comme il est situé à une heure de Genève et dans un village renfermant à peine quelques centaines d'habitants, il a fallu créer à côté tous les moyens d'existence et de dis- traction. Ce qu'on peut appe- ler la Station de Divonne-les- Bains, consiste donc en un parc de cinq hectares et demi, au milieu duquel s'élèvent, ou- tre l'Etablissement proprement dit, de vastes maisons d'habita- tion renfermant des chambres et appartements mis à la por- tée de toutes les bourses. On y trouve à côté des salles à manger, un charmant restau- rant placé sur la rivière voisi- ne, et deux salles de café-bil- lard. Enfin, au rez-de-chaussée du bâtiment principal situé sur une terrasse splendide, devant laquelle s'étalent le lac de Ge- nève et toute la chaîne du Mont- Blanc, on a réservé l'un des plus vastes et des plus beaux salons qui soient au monde. C'est là que l'on danse tous les soirs et qu'une fois au moins par semaine l'on fait danser les enfants.



Costume en drap amazone et surah gris, pour jeune fille.
De mademoiselle Guiard, 19, rue Blanche.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 73 et 75).

COSTUMES DE PROMENADE ET DE VISITE

Costume en lainage beige, broché de trèfles mordorés et velours mordoré. — Jupe en lainage; au bas, une bande de velours se détache sur un dépassant en satin vieil or; les lés de derrière sont montés par des plis-tuyaux. Une grande draperie arrondie enveloppe le devant et les côtés de la jupe, elle se relève très haut sous le pouf, qui est plissé. Le dit pouf s'arrête sur le côté de la draperie par un nœud en ruban, qui joint le biais de velours du bas de la tunique à celui qui la traverse diagonalement en partant de la taille. Le côté opposé, qui fournit le pouf, s'étage en plis. Cor- sage à pointe, orné de bretelles en velours croisées sur la poitrine; l'une se perd sous la bande transversale, l'autre

s'arrête au bord de la basque et sur la hanche par un nœud en velours. Col droit, piqué d'un nœud, revers à la manche.

Costume en velours bleu angevin et vigogne de même couleur, mais de ton clair. — Jupe en velours, ornée d'un haut volant Louis XV, monté à tête prise sur la hauteur. La tunique, d'un seul morceau, forme une longue pointe- châte, relevée de côté dans un passant en vigogne sur lequel appuie le bord du corsage; elle sort du passant pour former derrière, un plissé soutenu par la tournure ar- rondie. Le corsage est à pointe, avec une draperie en vo- lours sur la poitrine. Il est ouvert en petit carré long, avec un col droit en velours et une pièce en gaze crème. Des

boutons de chaque côté de l'ouverture. A la manche, un revers en velours.

Costume en drap amazone et surah gris clair, pour jeune fille. — Jupe en drap, garnie de deux rangs de coquilles doubles plissées en surah; un gros cable en soie court au milieu, et des points invisibles fixent les coquilles

à la jupe. Tunique-princesse en drap, ouverte devant et drapée en longue pointe avec un poulx développé. Une draperie en surah, plissée et plate, forme comme une ceinture-panier, pincée sous la taille et perdue sous le pli du poulx. Ornement en surah plissé, formant une bretelle arrêtée sur la poitrine; même ornement croisé à la manche ronde.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4509

TOILETTES DE VISITE

Costume en faille et popeline grise. — Jupe en faille, tablier entièrement bordé de perles d'acier, avec un encadrement en dentelle noire, et, au bas, un plissé de faille. Tunique-princesse en popeline, pincée de quelques plis au bas de la taille; de là, les côtés s'enfuient et forment comme des panneaux drapés sur la hanche de quelques plis; les lés de derrière, montés par des plis-tuyaux, forment une tournure arrondie, sur le côté de laquelle s'appuie une touffe volumineuse de coques en ruban de satin gris; un flot à l'angle du tablier. Le corsage est fermé de côté, à partir de l'épaule, qui reçoit un nœud-page. Col droit; à la manche, revers en dentelle piqué d'un nœud. Col et poignet en toile — Chapeau tendu de popeline grise, avec un bord bouillonné en velours. Draperie autour de la calotte et touffe de plumes. — Gants de Suède naturel. — Botte en chevreau brillant.

Costume en cachemire café au lait et velours loutre. — Jupe en cachemire, dépassée par un tuyauté en velours et

ornée de quilles en passementerie de soie, séparées par des séries de deux plis couchés; le milieu du tablier est appliqué d'une de ces quilles. Tunique en cachemire, très courte devant et relevée, d'un côté, par un ornement en velours qui prend de la taille. Cet ornement imite comme une longue bourse pliée, serrée au milieu par un chou en velours; le côté opposé est simplement relevé par des plis cousus. Corsage en velours et à pointe, ouvert sur un gilet en cachemire, qui finit en pointe, et sur lequel est drapé un fichu en cachemire maintenu sous la patte boutonnée du corsage, patte qui passe sur la poitrine, et sous laquelle reparaît le fichu qui se perd dans la pointe du corsage, laquelle se ferme par trois boutons. Col droit. A la manche, parement en passementerie appliqué sur un premier parement en cachemire. Col et sous-manche en batiste, gants de Suède. — Capote en surah loutre, ornée de dentelle café au lait et d'un oiseau posé de côté. Brides en ottoman. — Bottes en peau mordorée.

CAUSERIE

Une seconde Charlotte Corday. — Les premières violettes. — Les expositions. — *Juliette-Manon* et *Roméo* sur le retour. — Les nouvelles pièces.



AI sous les yeux en ce moment un portrait de cette jeune femme qui, exaltée par la nouvelle des odieux attentats commis à Londres, est allée tirer quatre coups de pistolet contre le prince de la dynamite, contre l'anarchiste O'Donovan Rossa. Malgré les comparaisons inconvenantes que son action déterminée suggère à une partie de la presse, il n'y a pas plus de ressemblance entre les traits de madame Clovis Hugues et ceux de madame Yseult Dudley, qu'il n'en existe entre les mobiles des deux meurtres. Un désintéressement absolu justifierait le crime de la jeune veuve anglaise, s'il était possible de justifier un crime. En la regardant, le nom de Charlotte Corday vient involontairement à notre esprit. Elle a vingt-quatre ans, une taille élancée, l'air franc et modeste, de beaux cheveux aux ondes brunes, qui forment avec ses yeux bleus très doux, comme le sont d'ordinaire les yeux de myope, un contraste agréable; ses réponses si féminines et si fières à la fois aux premiers interrogatoires, on ne peut s'empêcher de conclure que le caractère et l'attitude

d'une héroïne de cette sorte influent sur notre jugement, beaucoup plus que l'acte même qui lui est imputé.

Dans la salle d'hôpital où elle exerçait, par état et par besoin de se donner, des œuvres charitables, cette femme en deuil, privée de tout intérêt ici-bas, et que la mort de son enfant avait failli une fois conduire au suicide, cette femme à l'imagination vive et au cœur triste, sans autre amour que celui de l'humanité, se sera cru inspirée par le Dieu de *Judith*. Elle aura cherché des excuses dans sa Bible protestante, comme autrefois notre « Ange de l'Assassinat » dans les pages toutes romaines de son grand aïeul Corneil. Sans colère, sans haine personnelle, elle a frappé. Pauvre insensée! O'Donovan se relèvera de son lit, pour exécuter les nouveaux forfaits dont il s'est vanté d'avance, excitant ainsi sa meurtrière à la façon de Marat; d'autres monuments historiques sauteront après la Tour et le Parlement, d'autres victimes innocentes seront massacrées au hasard, la dynamite continuera son œuvre, grâce à la complaisance coupable des Américains, et, tandis que madame Clovis Hugues reçoit ici, les compliments, les bouquets des nombreux partisans de ce que l'on appelle les droits de la femme, Yseult Dudley, si elle n'est pas condamnée par les





4509

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de *M^{lle} VIDAL*, 10, r. de Richelieu - Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux-Colombier.
Corsets de *M^{me} EMMA GUELLE*, 11, Avenue de l'Opéra - Parfums de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix - Machines
à coudre, *H. VIGNERON*, 10, B. Sebastopol.

tribunaux, le sera par les dynamiteurs, qui, eux, ne manquent pas leur coup, s'étant exercé la main... A moins encore qu'on ne fasse passer son indignation pour de la folie et que les murailles d'un asile d'aliénés ne la mettent à l'abri de ces assassins qui, sous prétexte d'aimer l'Irlande, tiennent pour peu de chose, quand il s'agit de la venger, la vie des femmes et des enfants.

Mais détournons-nous de pareilles réflexions en même temps que des périls, des malheurs de toute sorte qui menacent à la fois l'Europe entière : l'Allemagne achève à peine le procès de ses anarchistes, avec le sentiment que le sang répandu ne servira qu'à faire croître plus haute et plus forte la fleur sinistre du socialisme armé ; l'Angleterre, après le drame du Soudan, traverse une crise dont il est indispensable de mesurer les résultats ; en Espagne, la terre tremble et s'entr'ouvre ; il en est de même, et bien pis encore au figuré, dans l'immense empire russe ; que faire, sinon tourner le dos à la tempête qui gronde, inévitable, pour jouir malgré tout du parfum éphémère d'une petite fleur poussée sur le rivage. La vie tout entière est ainsi composée de fugitifs plaisirs qui distraient des grands maux.

Goûtons donc le charme de ce printemps précoce, qui donne à Paris quelques-uns des agréments de Nice et fait courir les violettes par charretées à travers les rues ; admirons les vestes dégagées, les fourrures pour rire, les accommodements pittoresques entre les modes de février et celles d'avril, qui se promènent déjà en voitures découvertes. Le boulevard ensoleillé est d'une gaieté ravissante, toutes les femmes sont jolies ; on s'en aperçoit bien aux expositions récemment ouvertes, où, plus que les tableaux encore, elles sont l'attraction.

Et les jolis portraits rivalisent avec les jolies femmes. Pour commencer par les princesses et la royale sculpture, voyez le buste de madame la comtesse de Paris, dont Franceschi s'est complu à rendre la physionomie si riante, si noble et si spirituelle à la fois ; la comtesse de Meffray, signée du même nom, tête et allure et draperie XVIII^e siècle ; puis, en peinture, le profil aristocratique de la comtesse de Mailly, avec le flot de cheveux blonds qui retombe sur ses épaules. Vous ne trouvez pas que Carolus Duran lui ait rendu justice ?... Soit, mais quel triomphe d'être faite ainsi, et que le public dise encore : Il ne l'a point flattée !

Je ne connais pas les jeunes femmes qui se confient aux bons soins de M. Tofano, mais, sûrement, celles-là auraient tort de se plaindre ; il leur a prêté la grâce et l'éclat des fleurs ; le portrait de mademoiselle Jeanne Membrée est un des plus intelligents et des plus solides qui soient sortis du pinceau de Jalabert ; Jacquet a poli et satiné à souhait pour les amateurs de cet art élégant, qui manque de largeur et de caractère, la tête rose aux cheveux d'or de la princesse Poniatowska ; Cormon a mis beaucoup d'esprit et de charme dans une physionomie de femme mûre : celle-là doit être vraiment toute consolée de vieillir ; nous en dirons autant pour le portrait de madame Blerzy, par Gervex. Baudry prodigue tant de poésie à une tête d'enfant adorable, il en fait un prince charmant si exquis qu'il faut lui pardonner de mêler un peu trop de réalisme à ses incomparables qualités de peintre, lorsqu'il s'agit de

la dame bleue, à mains rouges. M. Aublet sait rendre la beauté idéale et ressemblante tout ensemble, témoin cette brune sertie dans du jaune comme un diamant noir dans de l'or fin. Cabanel revêt de sa distinction habituelle les cheveux blancs d'une douairière et l'opulente carnation blonde d'une jeune femme bien nourrie ; méfiez-vous, en revanche, mesdames, de M. Sargent, un peu trop original ; j'ai cru sa belle Anglaise peinte par Manet, et madame Gauthereau, victime l'an dernier de cette étrangeté voulue, semble dire, d'un regard décoché à l'ombre du chapeau de bergère, qui, cette année, lui sied si bien : Ne le croyez pas, voilà comme je suis en réalité !

De gentils garçons, le petit matelot bleu de M. Wenccker et le fils de M. Carolus Duran ; mais ce dernier, que nous avons connu si robuste en *baby*, grandit trop vite. Il faut soigner ces yeux cernés, ces jambes grêles. La première enfance a son peintre attiré : M. Chartran. Séduisante dès le maillot, mademoiselle Lydie Borel !

Et il n'y a pas que des portraits, aux Mirlitons. Nous reprocherons à M. Gérôme sa prédilection pour les fauves ; en revanche, il se trouve que M. Meissonnier est un excellent paysagiste, et qu'ayant eu le courage, presque imprudent, de chercher encore après avoir trouvé un si riche filon, il recueille de nouveaux succès !

Jamais peut-être cette exposition, toujours intéressante, n'a été aussi riche ; il en résulte que la circulation y devient chaque jour plus difficile.

Le succès est moins grand rue Volney, quoi qu'on puisse là encore signaler, avec beaucoup de jolies choses, deux morceaux de premier ordre : un chef-d'œuvre de Henner, la belle tête expressive du peintre Feyen-Perrin, et un portrait superbe, quoique désagréable sans doute au modèle, à moins que le modèle ne soit plus artiste que coquette, par Delaunay. La *Victoria Colonna*, de Jules Lefebvre, en veuve éplorée, les yeux rougis sous le voile de ses cheveux blonds, personnifie la douleur poétique d'une façon quelque peu prétentieuse. Le *Farniente* de Gabriel Ferrier, cette jeune femme couchée, qui lit dans l'ombre des rideaux, sa tête brune appuyée à l'oreiller, n'est autre qu'un portrait ; Luminais a écrit en petit format une page saisissante de l'histoire des rois faibles : ce petit-fils de Dagobert, l'œil hébété, la lèvre pendante, vacillant sur le trône où il porte un héritage de débauches et d'idiotisme, et derrière lui dans l'ombre, le Maire du palais, un soldat brutal, prêt à tout, qui a suscité ce fantôme et qui gouverne en son nom.

Une toile bien habilement brossée, les *Joueurs de boules* de Flameng, un paysage admirable, signé Cazin.

Mais l'exposition des aquarelles, surtout, fait fureur. Madame Madeleine Lemaire en est la reine ; on tombe en extase devant ses prunes, devant ses groseilles, devant ses petites femmes Louis XV à l'aquarelle et, mieux encore à l'encre de Chine, à la sanguine. Autour d'elle aucun des noms connus ne manque à l'appel, et il y en a quelques-uns de nouveaux : Béraud avec ses scènes un peu chargées, franchement réalistes, ultra-modernes, mais si caractéristiques de bals masqués et de théâtre ; Zuber, qui allie à un dessin si serré une telle transparence de tons ; de Pène

(La suite à la page 80.)



Costume de ville et de diner.

Costume d'intérieur ou de soirée.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK.

Costume de ville ou de diner en bengaline et velours feutre, pour jeune fille ou jeune femme. — Jupe en velours, ouverte de côté sur une quille plissée en bengaline, qu'ornent trois rangs espacés de passementerie boule avec pendrilles; la jupe dépassée par un plissé est montée en larges plis creux. Grande tunique en bengaline, relevée au dessus de la quille avec les plis arrêtés sous une passementerie boule. Cor-sage en bengaline, plissé de chaque côté, d'un gilet en velours se terminant en pointe, un col droit et des boules de passementerie piquées de côté. A la manche demi-longue, un parement en velours découpé en dents de scie, au bord supérieur.

Costume d'intérieur ou de soirée en satin et velours noir. — Jupe en taffetas ornée, devant, d'un plissé-éventail en satin et au bas, d'un fin plissé. Tunique en velours ouverte devant, avec les côtés fuyants for-mant panneau; un pouf rapporté avec un panier dont les plis sont arrêtés par les fleurs d'une longue traine qui part de la taille. Une bande de lophophore encadre le devant et le bas de la partie qui fait panneau. Cor-sage à pointe, un revers en lophophore ainsi que le col et le parement de la manche, un jabot en dentelle et à la pointe une petite traine de fleurs.



Toilette de réception.

Costume de soirée pour jeune fille.

MODÈLES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY.

Robe en satin rosé et crêpe blanc, garnie de dentelle de soie vieil or, brodée de perles or. — Jupe en satin rosé appliquée d'une dentelle en soie, que dépasse un plissé; à droite une draperie en crêpe blanc arrêtée à gauche sous un panneau en satin rosé encadré de dentelle; un bouquet de mimosas dans la pointe; une chute des mêmes fleurs près du pouf formé par les fronces qui montent la traine; au bas, une dentelle en soie appliquée. Corsage en satin rosé couvert devant, d'une broderie de perles or de plusieurs tons et au décolleté en cœur une draperie en crêpe blanc. Manche formée de deux bouillons et d'une engageante en dentelle vieil or.

Costume en surah rose et voile gris perle. — Première jupe en satin rose et seconde jupe plus courte en voile gris perle. Celle-ci, garnie d'une dentelle posée à plat et découpée devant, verticalement, en deux grandes dents allongées; les deux côtés de cette seconde jupe se réunissent, sur le milieu du tablier, à la pointe des dents, par un nœud en satin rose fait de trois coques tombantes et d'une traverse. Corsage, à taille ronde, en satin rose, avec une chemisette plastron en voile, décolleté carrément, froncée et cernée par un plissé. Ceinture en satin, avec trois coques au milieu, soutenant des montants en ruban de satin qui attachent en aumônière un très volumineux bouquet de roses.

et ses chasses; Delort et son architecture enjolivée de gentils personnages, etc.

Au premier rang nous plaçons toujours François Heilbuth et Harpignies, mais c'est affaire de goût; les uns préfèrent l'œuvre militaire de Neuville, d'autres les moines et les monsignores de Vibert, ceux-ci les compositions si jeunes d'Eugène Lamy, plus qu'octogénaire; ceux-là les chats de Lambert, les fraîches compositions d'Adan, ou bien le *Conte de Cendrillon* lestement détaillé par Beaumont, avec la gamme de pieds emprisonnés dans la soie, qui s'avancent pour chausser la fameuse pantoufle où entrera seul tel petit pied nu. Il y a des dessins austères, pour servir à l'histoire des Mérovingiens, par Laurens, ou à l'histoire de Jeanne d'Arc par Maignan. Maurice Leloir s'est surpassé dans les illustrations des *Fables de La Fontaine*, que nous préférons cent fois à sa *Manon Lescaut*.

Et à propos de *Manon*, avez-vous vu mademoiselle Heilbron en *Juliette*? Elle y est toujours *Manon*, quoi qu'elle fasse, sauf au dernier acte où elle devient la plus belle morte et la plus sculpturale que nous

ayons rencontrée au théâtre, — toujours âgée d'un peu plus de quatorze ans, sans doute; Talazac, de son côté, est un *Roméo* sur le retour; qu'importe, si la voix n'a pas vieilli? Ce couple est fort peu shakespearien, mais il chante à souhait, néanmoins, ce délicieux duo d'amour, dont on ne se lasse pas, bien qu'il dure cinq actes.

Un nouveau petit page blond, mademoiselle De-grandin, représente la jeunesse d'une façon toute printanière pour ceux qui n'admettent pas qu'on puisse s'en passer lorsqu'il s'agit des *Amants de Vérone*.

Mais sans doute l'Opéra-Comique n'est pas pour le moment ce qui vous tente; vous êtes attirées par *Clara Soleil*, ce joyeux éclat de rire, frénétiquement applaudi; par la *Maison des deux Barbeaux*, qui ne vaut pas le roman du même nom, mais dont le premier acte est une pure merveille. Enfin voilà des pièces nouvelles et de bonnes pièces. Qui donc disait que l'imagination de nos auteurs dramatiques était en train de s'éteindre? On a encore de l'esprit en France.

T. B.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



ELLE ne pleurait pas. Alan, sérieusement effrayé, jeta un coup d'œil vers la maison.

« N'appellez pas... n'appellez personne... vous seul... quelle punition! »

Elle était tombée à genoux, et de ses deux mains, se voilait le visage. Alan, les traits altérés, les yeux pleins de larmes, s'approcha d'elle, et avec une douceur compatissante :

« Une punition, dites-vous? Oh non, une épreuve, chère Solange. Vous qui êtes si chrétienne, vous saurez la supporter... Et moi, votre pauvre frère, je vous aiderai... Je vous aime tant, Solange! »

Elle ne prit garde ni à ces mots si nouveaux dans cette bouche, ni à leur accent. Elle leva vers le ciel un front bouleversé; ses mains se tordirent légèrement, et de ses lèvres blanches sortirent quelques paroles fiévreuses... Oh! quelles paroles pour les oreilles qui les recueillaient.

« Oui, Dieu m'a punie... Il me l'avait donné... Aimery valait mieux que tous les autres, et je ne l'aimais pas... je ne pouvais pas l'aimer! »

— Vous ne l'aimiez pas?... Oh Solange!... Mais alors... »

Alan Oakvil s'arrêta, et de pâle qu'il était, devint rouge de honte. Il pensait à la pauvre victime tombée là-bas, et se faisait horreur à lui-même d'avoir pu

songer un instant que la résignation serait facile à Solange.

Qu'eût-il ressenti s'il avait vu les yeux désespérés qui semblaient vouloir percer la haie contre laquelle il se trouvait, lui Alan, avec mademoiselle d'Aulnoy!...

Un flot de larmes soulageait enfin la fiancée d'Aimery. Alan la releva, la fit asseoir près du ruisseau, sur un banc de mousse; puis il se plaça près d'elle, et d'une voix si bonne, si tendre, que jamais Solange ne l'avait entendu parler ainsi, il se mit à la consoler.

Il lui fit comprendre que si de sincères regrets restaient dus au noble caractère d'Aimery, ses remords étaient puérils, puisqu'il ne dépendait pas d'elle d'accorder cette affection qu'elle se reprochait amèrement de n'avoir pu donner.

Aimery se croyait aimé; il avait quitté la terre dans la plénitude de cette grande joie, avant qu'un rayon de la vérité détruisit son bonheur. La mort lui avait été bienfaisante... Heureux qui peut tomber ainsi, le cœur gonflé de deux saintes amours : la Patrie et la femme en qui l'on a foi!

Tout cela fut dit délicatement, de manière à ne pas froisser les sentiments complexes qui se heurtaient dans l'âme de Solange. Et la jeune fille écoutait en pleurant, affligée sans doute, mais déjà plus calme, comme si cette voix qui se faisait pour elle si pénétrante avait, plus que toute autre, le pouvoir de la persuader.

Un rayon de soleil glissant entre deux branches fit

étinceler le diamant que Solange portait au doigt. Elle y posa ses lèvres avec ferveur, et, pendant quelques minutes, pleura plus amèrement.

« La vieille légende avait raison... cette bague porte malheur depuis qu'elle fut trempée dans le sang des victimes... »

Elle avait retiré l'anneau de son doigt. Alan le prit doucement, comme s'il eût voulu éloigner cette pénible impression de l'esprit déjà frappé de la jeune fille.

« Je le renverrai à madame de Saint-Yon, soupira Solange. Pauvre femme, pauvre mère! ce sera un souvenir pour elle, et il lui en reste si peu... pas même une tombe, peut-être. »

A ce moment, Solange crut saisir un léger bruit non loin d'eux : elle releva vivement la tête.

« Alan, n'avez-vous rien entendu ? »

— C'est un oiseau qui passe dans le taillis. L'air est si calme que le moindre son résonne au milieu de ce silence. »

Un grand silence régnait effectivement dans le parc. Les arbres allongeaient leur ombre à mesure que le soleil baissait à l'horizon, et ces ombres immobiles attestaient l'entière tranquillité de l'air.

Il y avait un tel contraste entre cette sérénité et les scènes qui se passaient à quelques lieues de là, que cette pensée germa en même temps dans l'esprit d'Alan et de Solange.

« C'était peut-être par une soirée aussi calme, au milieu d'une nature riante comme celle-ci... pleura la fiancée en songeant aux dernières heures de la bataille.

— Peu important les circonstances qui accompagnent la mort, quand elle est glorieuse, » répondit à mi-voix sir Alan Oakvil.

Un bouvreuil perché sur un arbuste voisin commença son chant du soir. Solange l'écouta, les yeux au ciel, et peut-être sans s'en apercevoir, Alan prit la main de Solange.

Quand l'oiseau eut fini sa chanson, les deux jeunes gens s'éloignèrent lentement. Il y avait une grande tristesse dans le cœur de la fiancée d'Aimery; mais l'affection d'Alan avait été le premier baume appliqué à la blessure.

XII

Assis derrière la haie, à quelques pas de Solange, Aimery entendit tout jusqu'au moment où, terrassé par la douleur, il s'affaissa sur le gazon : ce fut le bruit léger qui attira l'attention de la jeune fille.

Quand il revint à lui, la nuit envahissait le parc. Une faible brise, qui agitait les feuilles, apportait au blessé le doux parfum des fleurs d'automne.

Aimery écouta longtemps, comme s'il voulait se convaincre que tout ce qui venait de se passer n'était pas un affreux rêve, et comme s'il tenait à être bien sûr que personne ne se trouvait dans le jardin. Puis il se leva péniblement et s'approcha du ruisseau. Par ce côté, il était facile d'entrer dans la propriété; bientôt, Aimery fut assis à la place où, quelques heures plus tôt, s'asseyaient Alan et Solange.

Oui, il y a à peine quelques heures qu'Aimery de Saint-Yon est arrivé à Raimbois; mais pour lui, ces heures sont des siècles. Que tout a changé d'aspect autour du malheureux! Il semble à Aimery que les murs d'un sépulcre l'enveloppent de leur linceul de pierre; il étouffe, un voile noir s'étend devant ses yeux. Hélas! s'il était dans son cercueil, c'en serait fait des luttes de l'existence, l'agonie serait terminée. Et il prend à Aimery un désir immense, ardent, de se coucher là pour mourir.

Pourquoi prêta-t-il l'oreille à ces paroles qu'il ne devait pas entendre? Pourquoi, dès qu'il aperçut sa fiancée, ne se dressa-t-il pas devant elle, la main tendue, l'amour dans les yeux, en homme sûr du sentiment qu'il inspire comme de celui qu'il éprouve?

Une force invincible le retint; une jalousie instinctive le mordit au cœur, quand il vit Alan auprès de Solange. Sans se rendre compte du rôle qu'il jouait, il voulut voir et entendre.... Il a entendu, et maintenant, il s'étonne que la terre tourne encore sur elle-même, et que tout ne soit pas bouleversé autour de lui, comme en lui.

Les oiseaux se sont tus depuis longtemps, et le bouvreuil qui, tout à l'heure, endormait par son chant la douleur de Solange, sommeille paisiblement sous la feuillée. Mais un rossignol se met à vocaliser, et un autre — plus jeune sans doute, car il est plus inexpérimenté — lui répond de l'arbre voisin. C'est une leçon qui se donne : rien de doux et de charmant comme ce duo inégal. Le maître lance des trilles et des roulades qui feraient le désespoir d'une cantatrice; l'élève s'essaye à l'imiter, il module une mélodie hésitante d'abord, puis de plus en plus harmonieuse. Aimery est le seul auditeur de ce concert nocturne; mais sa souffrance, à lui, n'est pas de celles qu'un chant d'oiseau peut endormir.

Quoique de gros nuages montent à l'horizon, le ciel, au-dessus de Raimbois, reste assez pur pour que des myriades d'étoiles versent autour d'Aimery leurs lueurs tremblantes. Il voit donc très distinctement tout ce qui l'environne, et il le regarde longuement. C'est dans ce lieu que s'est dénoué son simple et douloureux roman; ce coin de forêt a servi de cadre au drame intime qui vient de briser sa vie — drame dont un des acteurs est resté invisible, recevant à l'insu des autres les coups qu'on ne lui destinait pas...

Mais la main d'Aimery a rencontré sur le banc de gazon où il est assis un objet dur, dont la forme l'étonne. Il l'examine... c'est l'anneau qu'il passa au doigt de Solange dans le petit salon de la rue Saint-Dominique.

Oh! qu'elle eut raison de l'ôter de ce doigt, au moment où, sans le savoir, elle se rendait indigne de le garder! Du moins, Aimery recueillera cette relique de famille, devenue, hélas! doublement précieuse; et quoi qu'il arrive, Solange n'aura pas l'embarras pénible de la lui renvoyer.

Et comme elle a pressé l'anneau contre ses lèvres, Aimery y pose les siennes. Des larmes brûlantes — les premières qu'il verse — mouillent la bague de promesse, et le brave officier sanglote comme un enfant.

Mais à quoi bon pleurer le passé, puisqu'il ne peut plus renaître? Il faut partir, porter ailleurs un front indifférent, reprendre le fardeau des menus devoirs

et des insipides soucis qui composent la grande partie de l'existence ; il faut vivre comme si l'on n'avait ni aimé, ni souffert

Avant de quitter Raimbois, Aimery fait quelques pas vers le château qui ne tarde pas à lui apparaître au milieu des masses sombres de la futaie, avec sa ceinture de fossés dont le pont-levis se relève le soir. Solange est bien gardée... La prudence et le dévouement veillent à sa porte.

Une fenêtre est vivement éclairée : celle du salon, sans doute, car une horloge vient de sonner dans le lointain, et il n'est que dix heures. Là, dans le milieu élégant et confortable qui lui convient, Solange cause ou travaille. Elle est mélancolique sans doute, ainsi qu'il convient à sa situation, mais il n'y a pas d'amertume dans son cœur. Elle ne se sent point isolée ; une tendresse protectrice l'enveloppe ; elle le comprend sans l'analyser, et n'éprouve rien de l'affreux vide que nous apporte la mort de l'être uniquement aimé. Oh ! comme dans cette cruelle scène du jardin, elle répondait avec douceur et confiance aux regards d'Alan Oakvil !...

Aimery devine, comme s'il en était témoin, ce qui se passe dans ce salon dont il est exclus. Une sorte de seconde vue, éclairée par l'amour, lui communique ce déchirant privilège. On prononce son nom ; quelques paroles de compassion sont dites d'un ton ému ; une larme — la dernière peut-être — mouille les yeux de Solange ; puis on parle d'autre chose... Oui, c'est le nom d'un mort ; bientôt on évitera de le prononcer parmi les vivants.

Aimery comprend ce que c'est que de se survivre à soi-même.

« Allons, il est temps de partir cette fois. Entre ces murs sont la paix, la jeunesse, l'avenir... Au dehors, il y a l'isolement, la nuit, la tempête... »

Aimery franchit la haie avec le sentiment que dût emporter Adam du Paradis que Dieu lui avait destiné.

Les nuages obscurcissaient le ciel maintenant, et la pluie commençait à tomber. Où allait Aimery ? Il ne le savait peut-être pas. Il voulait fuir, fuir le plus loin possible, s'éloigner à tout prix de ce lieu charmant et terrible où il avait revu Solange, et où elle avait dit qu'elle ne l'aimait pas.

Son état physique aggravait sa souffrance morale, en lui enlevant la force de la dominer. Sa fièvre était ardente, son bras lui causait de lancinantes douleurs, ses jambes fléchissaient, il semblait impossible qu'il pût atteindre Liège.

Il marchait pourtant, et peu à peu, l'excès de son mal lui en ôta le sentiment bien net. Cette marche de nuit gardait quelque chose du somnambulisme ; Aimery suivait instinctivement la route par laquelle il était venu ; mais il n'avait ni but, ni projet. Par instants, il s'arrêtait, et restait quelques minutes immobile et brisé ; puis il repartait sous la pluie qui, maintenant, tombait par torrents.

Il traversa le hameau où, l'après-midi, on n'avait pas pu lui procurer de voiture. Les maisons étaient closes et sombres ; pas une lumière ne brillait dans la nuit.

Il marcha longtemps ainsi, mais il vint un moment où s'épuisa ce qui lui restait d'énergie inconsciente. Son pied heurta une pierre, il chancela, et resta

étendu au bord de la route, en proie à un anéantissement complet.

Lorsqu'un bruit grandissant le tira de cette longue torpeur, l'aube blanchissait l'horizon. La pluie avait cessé, mais les nuages continuaient à ramper bas et lourds.

Une voiture de maraîcher approchait au trot rapide de son cheval. Aimery essaya de se relever ; il faisait d'ailleurs assez clair pour qu'on l'aperçût.

Le brave homme qui l'interpella comprit peu de chose à sa réponse, mais il eut pitié de ce blessé qui semblait mourant, et avec l'aide de son fils, il le transporta dans sa carriole. Il reconnaissait un Français, un officier probablement ; il fallait donc le déposer à l'hôpital.

C'est ce que fit le Belge après mûres réflexions... Aimery ne put remercier son sauveur. En proie à un effrayant délire, il se débattait entre les mains des infirmiers, appelant à son secours ses compagnons d'armes.

Pendant un mois, il resta suspendu entre la vie et la mort. La lutte de la maladie et de la jeunesse pleine de forces fut terrible. Enfin, la jeunesse triompha, et le docteur déclara qu'il ne gardait plus d'inquiétude. Le convalescent restait cependant sous le poids d'une prostration qui semblait de mauvais augure ; mais le docteur, qui avait eu le temps d'étudier son malade, démêla ce qui, dans cet état, était indépendant de la situation physique ; il devina que l'âme d'Aimery souffrait plus que n'avait jamais souffert le corps, et comprit que, pour ce genre de mal, le temps serait meilleur médecin que lui.

Un changement de lieu pouvait toutefois opérer une diversion salutaire, et l'hôpital de Liège étant d'ailleurs encombré, le docteur fit évacuer le capitaine, avec quelques autres blessés, sur l'hôpital militaire de Bruxelles.

Peu importait à Aimery ; toute place lui devenait indifférente. La vie lui semblait si absolument décolorée, si affreusement vide, que sa foi de chrétien pouvait seule l'y retenir. Il avait un instant espéré la mort, et cette vision, si troublante pour d'autres, lui apporta un grand calme, quelque chose de semblable à une âpre joie.

Quand il comprit qu'il fallait se résoudre à vivre, il ne se révolta point ; mais un immense découragement se fût emparé de son âme, si elle n'eût été d'avance trempée pour tous les combats.

Peu à peu, la lumière se fit dans cette âme torturée. Aimery vit clairement la route que Dieu lui traçait, et il résolut de s'y engager sans faiblir. Renoncer au bonheur n'était rien, puisque cette renonciation, indépendante de sa volonté, lui était imposée par l'honneur et par sa dignité. Mais il y avait mieux à faire pour un homme de cœur et un chrétien. Devant le fiancé de Solange se dressait un de ces sacrifices dont la pensée donne le vertige, une de ces œuvres écrasantes et sublimes qui font sourire le vulgaire et étonnent les vaillants. Comment il l'accomplirait, il n'en savait rien ; mais il sentait que Dieu l'appelait à l'accomplir.

D'ailleurs, il n'était point encore capable de l'enviesager de sang-froid. Si la maladie s'éloignait lentement, l'agonie morale n'était pas terminée. Aimery

traversait une de ces crises que connaissent seules les natures énergiques, celles qui se brisent au lieu de plier. Tout le sang de son cœur s'échappait par la blessure qu'une main trop aimée lui avait faite; mais un autre sang plus riche, plus généreux, commençait à circuler dans ses veines. Puisque ce coup ne l'avait pas tué, il devait se relever plus fort.

Un jour, il demanda le matériel nécessaire pour écrire. On satisfait son désir, et seul dans la chambre où on l'avait installé, il se mit à tracer des lignes fiévreuses.

Quand sa lettre fut terminée, il la relut, puis la déchira et se remit à écrire. La fatigue venait, mais Aimery s'était promis de ne se reposer qu'après avoir terminé sa tâche.

Au moment où il se relisait pour la seconde fois — et sans le pli amer de sa bouche, on n'aurait vu nul signe d'émotion sur ses traits — un léger coup frappé à sa porte précéda l'apparition d'un infirmier, qui s'effaça pour laisser entrer un homme de haute taille.

« Saint-Yon, est-ce que je rêve?.. Est-ce bien vous?... »

Aimery s'était levé, mais ne faisait pas un pas en avant. Son regard froid, presque dur, semblait interdire à sir Alan Oakvil l'entrée de la chambre.

Dans sa stupéfaction, doublée peut-être d'un autre sentiment, Alan ne s'en aperçut point; et quand sa main tendue rencontra celle de l'officier, celui-ci ne la retira pas.

Un instant leur avait suffi à tous deux pour reprendre possession d'eux-mêmes.

On échangea quelques explications rapides. Aimery dit comment il se trouvait à l'hôpital de Bruxelles; Alan raconta qu'après l'avoir partout cherché, et le

croyant couché sur le champ de bataille de Sedan, il venait d'éprouver une surprise profonde en entendant prononcer le nom de Saint-Yon. Traversant Bruxelles pour retourner en Angleterre, il avait eu l'idée de visiter l'hôpital militaire où devaient se trouver des Français. Le hasard le servait merveilleusement en le mettant en présence d'Aimery, qu'il n'espérait plus revoir en ce monde.

Si les paroles d'Alan étaient affectueuses, il y avait dans sa voix et ses manières quelque chose de contraint qui ne pouvait échapper à son interlocuteur: Aimery comprenait trop bien ce qu'on ne lui disait pas. Après quelques mots sur la situation douloureuse de la France, il y eut un silence.

Entre ces deux hommes également maîtres d'eux-mêmes, l'un par nationalité, l'autre par caractère, une sorte de duel allait se livrer.

Il était impossible que le nom de Solange ne fût pas mêlé à la conversation. Alan le prononça le premier.

« Ma sœur — et ce titre fraternel résonna étrangement aux oreilles d'Aimery, — ma sœur a pleuré votre mort. Quelle va être son émotion en apprenant notre erreur! Elle est depuis quelques semaines avec sa tante au château de Raimbois, près de Liège, mais je crois qu'elles vont passer en Angleterre, où lady Ameston les presse de la rejoindre. Du moins, telle était leur intention.. »

— Elles auront raison de la réaliser, dans les circonstances présentes, interrompit Aimery d'un ton grave.

— Elles s'arrêteront certainement à Bruxelles...

— Je préférerais qu'elles ne s'y arrêtassent pas. »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

DEVISE

Si vous attention
Vous trouverez aisément .. problème.
Ecoutez ma narration
Et la devise vous viendra.... d'elle-même.

Dans un vaste jardin, au déclin d'un beau jour,
Une petite fille, aimable .. bien jolie,
Ramassait vivement les feuilles d'alentour,
Sans trêve, sans répit, pauvres feuilles sans vie.

..... donc, ce travail, chère petite enfant,
Dit une tendre voix, douce comme un sourire,
Pourquoi vous fatiguer? — Hier (pas à maman,
Mais à papas), tout bas, j'entendis très bien
Par le docteur, qu'Edmond mourrait lorsque le
temps,
Dépouillant le jardin, le couvrirait de feuilles.
Alors je me suis dit: Il faut, en travaillant,
Les ramasser; il faut que, toi, tu les recueilles. »

Explication de l'Énigme contenue dans le numéro du 21 Février: Portière.

Les Patrons suivants seront donnés en Mars:

Le 7 Mars. — Pelisse pour baby. — Paletot pour baby.

Le 14 Mars. — Patron découpé: Robe pour fillette de dix ans et plus.

Le 21 Mars. — Déshabillé. — Bonnet du matin. — Corsage. — Costume d'enfant.

Le 28 Mars. — Patron découpé: Mantelet à manche Henri II.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4509,
et un patron découpé: Corsage à revers, boutonné à la taille, figurine page 84.



3339

Corsage en velours broché à basque plissée (patron découpé).

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Corsage-veste en velours damassé.— Basque du dos plissée. Devant croisé sur une chemisette en lainage crème à col droit en velours. Revers de velours à la veste, dont un côté s'arrête à la taille en traversant la poitrine en biais; le bas de la basque, de ce côté, est rejeté en revers.

Veste en velours pékiné myrte. — Gilet en peau de



B.C.

3308

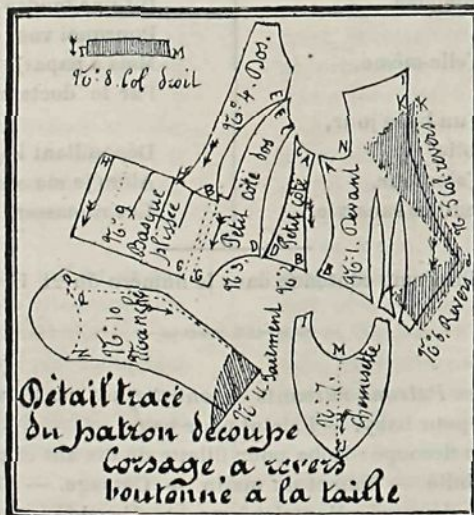
Veste en velours pékiné myrte.

Suède naturelle fermé par des boutons assortis; la veste, fermée à l'encolure, s'enfuit des côtés; elle est réunie au gilet à la couture de l'épaule et du dessous du bras. Une suite de pattes en tresse de soie, sur chaque bord; d'autres à la manche ronde, posées extérieurement; de plus petites sur le col droit.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Petit côté du devant. — 3, Petit côté du dos. — 4, Dos. — 5, Col-revers. — 6, Revers de la basque, devant; ces deux patrons sont placés sur le devant à la place qu'ils doivent occuper. — 7, Plastron-chemisette. — 8, Col droit. — 9, Basque plissée. — 10, Manche avec le dessous indiqué par un pointillé; le revers en place.

Il faut pour faire ce modèle 4 m. 50 c. de velours damassé en 50 cent. de largeur. Le plastron peut se faire en surah de couleur claire et se plisser de plis couchés ou crevés, ou en velours loutre uni. Préparer les devants, faire les pinces, poser les revers, celui de droite perdu sous le côté gauche, et à celui-ci le revers de la basque. Le plastron-chemisette est pris, à gauche, dans la couture du dessous du bras; il est assujéti à la doublure du cor-



interieure. Suivre, pour la réunion des patrons, la disposition du détail tracé. Les coches correspondent aux lettres de raccord du détail. Les flèches indiquent le droit fil.

sage. Il s'agrafe à droite à l'encolure, et dessus s'agrafe le côté droit du corsage, qui croise à la taille; là se boutonne, par un seul bouton, le côté gauche. Préparer le dos, réunir le petit côté, plisser la basque qui s'ajuste au petit côté par une couture perdue sous un pli; et au bas du dos, à l'envers, à 2 centimètres au-delà du bord inférieur, bord qui doit jouer sur le plissé. Le col droit se monte à l'encolure du plastron, mais il en est indépendant à droite; une agrafe le maintient au milieu; une épingle à l'encolure du plastron. La manche reçoit un bracelet en velours, sur lequel se détachent les revers, revers croisés à la couture